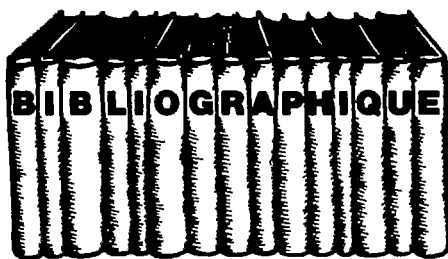


CHRONIQUE



NOTES DE LECTURE

L'UGI a tenu un congrès à Paris, Cité Universitaire du boulevard Jourdan, à la fin du mois d'août. Première manifestation de ce type en France depuis cinquante ans, elle fut l'occasion d'un rassemblement considérable de géographes de tous pays et de tous horizons. L'ORSTOM a su présenter en cette circonstance un stand particulièrement convaincant... et attrayant. Le look des ouvrages publiés par l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération est nettement plus accrocheur que naguère bien que le haut niveau scientifique de leur contenu se maintienne. Le Département D, ou ce qui fait l'objet de ses recherches, y a brillé d'un particulier éclat, 75 % environ des ouvrages vendus en quatre jours (plus de 6 000 F de vente).

Trois types d'études s'y côtoyaient :

— Des *morceaux choisis*, « les bonnes feuilles de la recherche urbaine », sous un titre synoptique, percutant comme celui d'un « polar » de bonne venue et sentant son coureur de planète avec une Afrique et une Amérique esquissées et chaque ville suggérée par quelques traits évocateurs : *De Caracas à Kinshasa* (maquettiste et éditeur scientifique : Ph. Haeringer) ; et des *articles* portant jaquette et visage bon enfant : *Abidjan au coin de la rue* (éditeur scientifique et réalisateur de la jaquette : Ph. Haeringer).

— Les deux premiers ouvrages *d'une série sur les villes d'Afrique* qui devrait se poursuivre : *Yaoundé, construire une capitale* (A. Franqueville) dont la couverture informe et désinforme, clamant en son image naïve que Yaoundé est une ville de clarière, relève d'une genèse que l'on jugerait plutôt villageoise, mais laissant croire aussi qu'elle a quelque ressemblance avec ces villes quiètes que l'Histoire a su mitonner partout sur la planète au long des siècles ; *Kinshasa, la ville et la cité* (M. Pain) dont la photo de couverture est tout aussi ambiguë. Ne dirait-on pas, au vu de cette image, que l'on se trouve devant une ville remarquablement tracée, parfaitement gérée et entretenue, moderne et attrayante, et ainsi était la ville belge car il ne s'agit en fait que des restes magnifiques des « cités » construites avant 1960 et de l'expression d'un capitalisme international donnant au Centre des affaires de la capitale zaïroise cette allure de grande métropole qui se peut retrouver un peu partout dans le monde

désormais. Cependant l'auteur montre ainsi, de manière très probante, deux caractéristiques fondamentales de Kinshasa : la fonction portuaire, le contact entre « ville africaine » et « ville des affaires », contact qui s'articule sur le Grand marché. Cette photo dit bien que Kinshasa est une grande ville où se côtoient deux cultures, mais elle masque les extensions incontrôlées qui sont le casse-tête des responsables de la gestion des grandes villes du Tiers monde.

C'est égal, le but est atteint : on s'étonne, « ce n'est pas ce que j'imaginai », et l'on veut en savoir plus...

— Des ouvrages plus divers, qui vont de l'analyse régionale classique, menée dans *Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest* (J. Champaud, voir note de lecture ci-après), et le dessin de pagne bandjoun de la couverture, malgré qu'il soit tissé pour la danse, suggère le travail de l'artisan et l'austérité d'un Cameroun occidental aux paysages pourtant splendides ; à l'étude d'un quartier bien particulier, *Commerce et sociabilité — Les négociants soudanais du quartier Zongo de Lomé* (M. Agier, bulletin n° 9) qui, comme la précieuse *bibliographie analytique* proposée par Ph. Haeringer, *La recherche urbaine à l'ORSTOM* (bulletin n° 9), nous offre en couverture le spectacle d'une réalité saisie dans le milieu humanisé qu'ont su secréter les nouveaux citadins d'Afrique ; pour aboutir à l'approche socio-politique d'une très grande ville africaine *Kinshasa, ville en suspens* (R. de Maximy), dont la dynamique de la croissance et les problèmes d'urbanisme méritaient d'être considérés. La couverture de ce dernier ouvrage présente l'autre côté de la ville révélée par la couverture de l'ouvrage de M. Pain ; on passe des « cités », ce qu'on appelait « Le Belge », aux extensions se diluant en un horizon envahi de maisons et strié de rues, à n'en plus finir. Paysage où tout est gris, ocre ou périphérique, tandis que précédemment l'image était ordonnée, policée, offerte par une culture importée.

Il semble que ce troisième type d'études recouvre bien tout le spectre de la recherche urbaine entreprise maintenant au sein du Département D : la campagne n'ignore plus la ville (J. Champaud), la ville secrète ses structures sociales et conviviales (M. Agier), mais l'immensité des nouvelles capitales impose une approche plus politique et plus globale (R. de Maximy)...

R. de Maximy

Villes et campagnes du Cameroun de l'Ouest. — Paris, ORSTOM, 1983, 512 p.

Jacques Champaud au « terme d'une longue présence », ô combien studieuse si l'on en juge par l'excellence de la matière géographique assemblée, nous présente ici une vision très structurée du Cameroun occidental. L'ouvrage s'articule raisonnablement en trois grandes parties dont la sagesse de l'intitulé recouvre une connaissance minutieuse de l'évolution d'une région, comme de l'articulation des éléments qui la composent et en nourrissent l'existence. C'est ainsi que nous sont présentés successivement l'environnement et l'histoire, la circulation des hommes et des biens, l'urbanisation et ses résultats.

Mais cette région est aussi le pays d'un peuple étonnant de travail, d'industrie et de dynamisme, « le dynamisme bamiléké » (Dongmo) qui semble bien être la seule sortie possible pour ces paysans si étroitement installés sur leurs terres qu'ils cultivent même les fossés le long des routes bitumées et des grands chemins...

On assiste, au fil des pages, aux changements de structures sociales qui progressent au fur et à mesure de l'organisation administrative du pays, organisation considérablement renforcée depuis 1960. Celle-ci et ceux-là sont naturellement étroitement dépendants des réseaux tant modernes (chemins de fer, routes, « un réseau dense de routes secondaires et de pistes de collecte ») que traditionnels (sentiers pédestres).

Comme il fallait s'y attendre l'émigration est le phénomène majeur des mouvements que permettent ces réseaux : migration vers les villes et conquête de celles-ci par les Bamiléké, tout aussi efficacement qu'ils ont su conquérir leur espace agricole. Douala est le grand bassin urbain où se déverse le trop-plein de cette population paysanne, devenue marchande (petits commerces) par nécessité. Mais tout n'est pas si simple : « le bilan migratoire de la province de l'Ouest peut paraître paradoxal dans la mesure où il montre un renforcement de la population rurale dans un pays déjà très densément peuplé et un solde négatif pour les villes que chacun s'accorde de voir en phase de croissance ». Cela surprend en effet et l'auteur semble un peu mal à l'aise en énonçant ce constat. C'est là qu'une analyse critique de l'appareil statistique utilisé s'impose, car un doute se fait sur la signification de ces données globales. On découvre alors qu'il existe une vraie résistance au mouvement migratoire vers les villes de certaines régions et Jacques Champaud fait ressortir à propos « l'opposition entre les zones des plateaux et la zone littorale » en cette affaire, ainsi que le rôle attractif des villes proches. Ce dernier phénomène est en partie masqué par le RGP de 1976, car les données n'ont pas été clairement ventilées entre le lieu de résidence et le lieu d'origine.

Un autre aspect du Cameroun de l'Ouest est fort bien étudié : l'existence et l'organisation des marchés. Toute personne ayant vécu au Cameroun, et singulièrement à Douala ou à Yaoundé, sait que de l'Ouest arrivent presque tous les légumes dits « européens », tels que les pommes de terre de Mbouda, les choux de Bafoussam, les carottes et les haricots de Foubot. Mais il y a aussi un marché de la viande à Nkongsamba, ce que l'on sait généralement moins, lié aux transhumances menées par les bouviers peuls, bororos ou fulani. Quoique « la concurrence pour la terre » bouscule irrémédiablement ces habitudes d'élevage.

A côté de l'exposé de cette situation très enracinée dans les montagnes de l'Ouest Cameroun, la moitié de l'ouvrage se consacre à l'urbanisation et aux villes. Je devrais même dire que le phénomène urbain est latent tout au long de cette étude, on le retrouve constamment. Il n'est qu'à lire la table des matières pour s'en rendre compte. Ainsi : chapitre II, « la genèse des villes » ; chapitre III, « le développement des villes » ; chapitre V, sont abordés « les migrations vers les villes » ; chapitre VI, « les hommes dans la ville » ; chapitre VII, « les marchés et les villes ». Et toute la troisième partie (160 pages) s'intitule « Bilan : l'urbanisation et ses résultats ».

Jacques Champaud nous livre une foule d'informations dont les croquis ne sont pas les moindres. Je note ainsi une approche graphique très

didactique qui nous éclaire sur « les changements dans la vie quotidienne » : c'est le cas pour Manjo, Bangangte et surtout Mbouda que singularise l'importance des liaisons hebdomadaires liées à leur fonction de marché. Par exemple Mbouda, marché au confluent de routes joignant Bafoussam à Bamenda, recevant la route de Dschang et celles qui viennent du Nord (Foumbot). En effet se trouvent en liaison directe avec Mbouda : une ville de 100 000 habitants, Bafoussam, capitale bamiléké incontestée, Bamenda, 50 000 habitants, l'une des capitales anglophones du Cameroun — à noter que Mbouda est au contact des deux entités camerounaises à l'histoire coloniale et aux usages économique-administratifs si différents — ; Dschang, ville d'altitude en plein bocage, où l'agriculture et le petit élevage sont intensifs.

Foumbot, marché légumier d'importance nationale. L'auteur a pris soin de nous fournir la localisation et la périodicité des marchés qui jalonnent les routes de la région de même que l'importance du trafic qui les anime.

Il faut signaler également une intéressante manière de présenter la vision qualitative, quantitative et linéaire que l'on a « des maisons le long de la route nationale de Nkongsamba à Mbanga » et, en un autre croquis, l'ampleur que prend désormais la consommation du pain saisie à travers sa distribution entre Douala et Bamenda, en passant par Bafang et Bafoussam.

L'étude de l'emploi est traitée de manière plus classique, sans que cela enlève de son intérêt, mais J. Champaud sait bien que la question urbaine, au Cameroun du Sud et de l'Ouest, est celle de l'espace et du foncier, de l'usage qui en est fait et de la morphologie que prennent les villes. Mais ces villes sont diverses, une bonne collection de photos aériennes aux éléments bien localisés aide à s'y retrouver, une typologie intéressante, fondée sur l'histoire comme sur les usages coloniaux français et anglais, la complète. Cette typologie n'est pas qu'impressionniste, les fonctions urbaines, les équipements qu'elles nécessitent et les acteurs urbains considérés en renforcent la pertinence. Il faut noter également une tentative systémique fondée sur les données du RGP de 1976, et sur un certain nombre de paramètres, appelés ici « indicateurs » ce qui en relativise « de facto » la portée.

Un ouvrage de qualité en tous points ; cependant si, connaissant assez bien l'Ouest du Cameroun, j'en ai fait néanmoins une découverte bien différente, mieux informée, plus complète en lisant Jacques Champaud, je regrette que rien, ou si peu, ne soit dit sur la politique qui pourtant déjà à Athènes, aux dires des Grecs, était l'essence même de la vie urbaine.

René de Maximy

HAERINGER (Philippe) — *La recherche urbaine à l'ORSTOM. Bibliographie analytique : 1950-1980.* — Paris, Éditions de l'ORSTOM, 1983, 326 p.

L'ouvrage d'Haeringer est plus qu'un simple recueil bibliographique ; évaluation méthodique de la production en sciences sociales sur l'urbain d'une institution spécialisée dans la recherche sur le Tiers monde, il est aussi, dans ses soixante-dix premières pages, un essai de compréhension de l'effacement relatif des thématiques urbaines dans les études sur le développement.

Les mille titres initiaux ont été soumis à une grille analytique que ne renieront sans doute pas les professionnels de la documentation, mais Haeringer y ajoute une bonne connaissance personnelle des auteurs et de leur manière de travailler. On peut donc faire toute confiance au filtre qui lui permet de ne retenir qu'environ cinq cents références dûment répertoriées en une vingtaine de grands objets ou secteurs de recherche. La circulation dans ces références est grandement facilitée par la chaîne des treize listes ou index proposée *in fine*. Le lecteur n'a aucun mal à passer des auteurs aux disciplines et aux localisations et un long index de mots-clés permet de remonter par degrés jusqu'aux publications recherchées. L'insertion de quelques clichés de gestes, attitudes ou objets rencontrés dans quelques villes africaines rehausse un ensemble par nature indigeste. L'outil bibliographique est donc de qualité et il se révélera vite indispensable à quiconque, chercheur ou opérateur, intervient dans le champ.

L'analyse préalable est plus qu'un simple avant-propos. Un aperçu synchronique des tendances lourdes de la recherche précède l'identification des grandes phases qui se sont succédé au cours des trois dernières décennies.

La recherche urbaine à l'ORSTOM est aussi casanière que la recherche sur le Tiers monde en général : l'Afrique Noire accapare 80 % des cas étudiés, quatre pays francophones (Côte-d'Ivoire, Congo, Sénégal, et Cameroun) représentant 111 citations sur les 195 localisations étudiées ! Les conclusions générales formulées par Y. Marguerat et L. Cambrezy à partir du dépouillement du fichier des thèses « tropicalistes » (la géographie française dans le Tiers monde, trois-quarts de siècle de thèses de géographie dans la zone chaude, *Intergéo-bulletin* n° 51, 1978) valent pour l'urbain au saupoudrage près ; on ne peut guère reprocher aux recherches urbaines de l'ORSTOM la dispersion qui affecte les études rurales, mais, du même coup, des pays sont à peu près totalement ignorés (Niger, Bénin...). L'urbain rentre de nouveau dans le rang avec le constat d'absence de synthèses à l'échelle nationale ou régionale. A travers ses programmes très précisément localisés, l'Orstomien se révèle avant tout un chercheur de terrain ; les intitulés de ses publications manifestent pourtant une permanente recherche d'équilibre entre empirisme et théorie.

Retenant surtout l'attention comme élément structurant d'un espace régional, la ville et l'urbanisation ont été étudiées par le plus grand nombre dans une perspective globalement ruraliste. Malgré ce biais, l'objet urbain plus que tout autre se prête mal à l'affirmation d'identités disciplinaires.

Ces tendances rémanentes sous-tendent sans en altérer la pertinence une périodisation très éclairante dans la phase actuelle de coordination du champ.

Les « prémisses d'une découverte » sont situés au début des années 50 ; les essais de Dresh, Richard-Mollard, Balandier, Sautter... (j'ajouterai aux noms cités par Haeringer celui de Mercier) marquent le passage des chefs-lieux coloniaux à l'idée et à la réalité des villes du Tiers monde.

Si ces grands précurseurs n'ont pas eu d'héritiers, c'est, en partie du moins, parce que la quête urbaine n'a pas constitué le noyau dur de leurs recherches (à quelques exceptions près dont Mercier). La désaffection pour l'urbain au cours des années 60 et au début des années 70 continue de marquer profondément le champ. Haeringer et quelques autres ne succombant pas aux sirènes des terroirs, eurent leur traversée du désert. Il est bien rare que l'émergence ou l'effacement d'un objet de recherche trouve son explication dans la seule dynamique de la production des connaissances. Certes, les instances universitaires, alors principales inspiratrices des travaux de l'ORSTOM, réduisirent les recherches urbaines à la portion congrue, mais il y eut bien alors consensus entre les autorités académiques et la demande sociale exprimée par les nouveaux États indépendants. Le colloque international de Talence, en 1970, colloque CNRS sur la croissance urbaine en Afrique noire et à Madagascar, confirma bien que, pour l'essentiel, les études urbaines étaient au pire un sous-produit, au mieux un élargissement occasionnel ou terminal d'études menées en milieu rural.

Le nouvel engouement pour l'urbain, perceptible à la fin des années 70, n'est pas en filiation directe avec l'acquis des années 50. Cette solution de continuité aurait sans doute mérité une analyse plus approfondie (marque-t-elle une spécificité des recherches menées dans le cadre de l'ORSTOM ?). Désormais la ville est saisie comme éco-système social, prise en compte comme terrain d'observations spécifiques ; elle n'en demeure pas moins pour beaucoup un lieu parmi d'autres d'une recherche plus globale sur les mécanismes de la division internationale du travail et sur la nature de l'État dans les pays en voie de développement.

Les différentes initiatives fédératives prises au sein de l'ORSTOM depuis 1975 (Haeringer fut en cette matière un précurseur malheureux) ont abouti en 1983 à la création d'un Département « Urbanisation et socio-systèmes urbains » ; voilà l'urbain « protégé de l'éphémère », mais l'effort de coordination doit franchir les portes de l'institution. Un rapport récent de M. Coquery, *La coopération face aux problèmes posés par l'urbanisation dans les pays du Tiers monde* (78 p.) montre en effet que la part du champ urbain reste faible et limitée aux problèmes d'habitat et d'infrastructures dans une coopération toujours fortement marquée par le développement rural. Certes, dans le domaine de la recherche, l'urbanisation, à la fois par son ampleur et du fait de son caractère durable et irréversible, cesse bien d'être étudiée dans une perspective globalement ruraliste ; pourtant, le référent tropical, forgé dans cette perspective, n'a pas complètement disparu et il continue de s'ériger comme un obstacle au plein développement d'une réflexion prospective sur l'urbain ; cette

réflexion serait pourtant bien utile pour prendre de la distance avec les présupposés implicites d'une demande sociale de plus en plus pressante. Elle rétablirait aussi, dans une certaine mesure, la filiation perdue avec certains précurseurs des années 50.

Émile Le Bris

La thèse de Michel Agier, *Commerce et sociabilité, Les négociants soudanais du quartier Zongo de Lomé (Togo)*, vient de sortir aux Éditions ORSTOM. C'est un ouvrage très aéré, facile à lire, de 320 pages (15 fig., 8 cartes, 7 pl., 35 tab., 17 photos). La structure en est classique et suit une progression tout à fait conforme au projet de l'œuvre : le Zongo de Lomé (l'objet même de l'étude).

Le plaisir de la lecture vient essentiellement du sérieux et de la clarté de l'exposé. En préambule Michel Agier rappelle quelques vérités qui permettent d'évacuer les digressions qui si souvent encombrant et obscurcissent les meilleures études : l'inévitable opposition « monde rural supposé solidaire, structuré et contraignant » et ville, « lieu de la déstructuration sociale de l'individualisme, de l'anomie ; « modernité » et « tradition »... De même, dès les premières pages, on sait que la discussion portera sur le statut social et le pouvoir passant par les réseaux sociaux et sur leur fondement : solidarité familiale ou « surtribalisation ». Dans cet esprit, l'organisation des migrations et de l'économie urbaine qui retient surtout son attention, est prise « sans détour pour objet de la recherche sociologique ».

On a donc affaire avec le quartier Zongo et notamment sa fondation (ses fondations successives), son peuplement et le rôle des étrangers comme de la famille « haoussa » : comment à travers ces réseaux on devient commerçant et notable, ou comment on participe à l'avènement d'un commerçant et d'un notable.

Mais pour bien saisir les dimensions de ce commerce (dans tous les sens du terme) et de cette sociabilité (renforcement du mot commerce) il importe d'analyser le trafic du bétail, ce qui est fait avec beaucoup d'intelligence, depuis l'acheminement du bétail jusqu'à la place du commerçant dans le réseau et l'étude de son insertion dans la quasi-confrérie des maîtres du Zongo.

On regrette cependant qu'aucune information synoptique ne soit donnée du mouvement monétaire qu'entraîne ce commerce. Certes on sait tout sur le bœuf de Ponytenga acheté 50 000 CFA et qui se vend à Lomé, sur pied, 75 000 CFA. Mais on aimerait comprendre quel est le coût de chaque opération, de chaque dérivation, de chaque rencontre et de chaque passage obligé dont on voit bien qu'ils existent mais dont on ne saisit pas toujours les permanences, les opportunités ou les aléas. C'est la seule insatisfaction notable que Michel Agier impose à son lecteur. Ainsi, en troisième partie, il a su relancer l'intérêt du lecteur en s'attardant sur (ce qui est son propos) la famille et la sociabilité des commerçants, sur les modalités de l'aumône, la richesse en hommes et sur le « renouvellement par le système de la parenté, des alliances et du clientélisme ». A travers le contrôle social que cela sous-tend, il a su noter les

particularismes : recherche des valeurs et désengagement de la chefferie de quartier...

Ce travail est sous la marque de *l'itinérance* fondée sur la grande souplesse des mouvements sociaux, dont la règle est l'improvisation sociale, « arrangement par lequel les sujets, dans telle ou telle circonstance, mettent à l'œuvre les formules possibles de pratique que leur offre une même théorie, commune et implicite » (on peut se demander cependant si une théorie implicite ne devrait pas s'appeler tout simplement une pratique, d'ailleurs Michel Agier la qualifie lui-même de « fait », p. 288 !).

Enfin sont abordés les problèmes que posent les « marginalités » et leur « intégration ». L'auteur semble éprouver alors une certaine difficulté et se réfugie derrière les analyses d'A. Quijano auquel il se réfère, comme pour se conforter. Et il conclut sur l'importance de la marginalité : « Dans ces conditions, malgré ou grâce à (ici c'est au lecteur de choisir) sa marginalité économique, sociale et urbaine, le Zongo reste, pour les étrangers natifs de Lomé et nouveaux arrivants, un repaire où l'on peut trouver les moyens de survivre en ville ».

Pour tout vous dire, j'aime bien ces démarches (sérieuses et savantes) qui débouchent sur un espoir de vivre autrement...

René de Maximy